

Les os gisent rongés, blancs sous le gazon vert,  
Et, spectacle hideux, souvent près d'un squelette  
S'égrène le muguet, fleurit la violette,  
La mousse parasite entouré un crâne ouvert.  
Eh bien ! qu'il vienne ici celui pour qui le glaive  
Est un hochet brillant et qui par lui s'élève ;  
Si d'horreur et d'effroi tout son cœur ne bondit,  
Malheur à lui ! malheur ! car il n'est qu'un maudit !

Aux branches des tilleuls, aux pignons des tourelles,  
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles

IMITATION DE BYRON

Il est doux de raser en gondole la vague  
Des lagunes, le soir, au bord de l'horizon,  
Quand la lune élargit son disque pâle et vague,  
Et que du marinier l'écho dit la chanson ,

Il est doux d'observer l'étoile qui rayonne,  
Paillette d'or cousue au dais du firmament,  
L'étoile qu'une blanche auréole environne,  
Et qui dans le ciel clair s'avance lentement ;

Il est doux sur la brume un instant colorée  
De voir, parmi la pluie, aux lueurs du soleil,  
L'iris arrondissant son arche diaprée,  
Présage heureux d'un jour plus pur et plus vermeil ;

Il est doux, par les prés où l'abeille butine,  
D'errer seul et pensif, et, sous les saules verts  
Nonchalamment couché près d'une onde argentine,  
De lire tour à tour des romans et des vers ;

Il est doux, quand on suit une route inégale  
Dans l'été, vers midi, chargé d'un lourd fardeau,  
Et qu'on entend chanter près de soi la cigale,  
De trouver un peu d'ombre avec un filet d'eau ,

Il est doux, en hiver, lorsque la froide pluie  
Bat la vitre, d'avoir auprès d'un feu flambant,  
Un immense fauteuil gothique, où l'on appuie  
Sa tête paresseuse en arrière tombant ;

Il est doux de revoir avec ses tours minées  
Par le temps, ses clochers et ses blanches maisons,  
Ses toits rouges et bleus, ses hautes cheminées,  
La ville où l'on passa ses premières saisons ;

Il est doux pour le cœur de l'exilé malade,  
Par le regret cuisant et la douleur usé,  
D'entendre le refrain de la vieille ballade  
Dont sa mère au berceau l'a jadis amusé :

Mais il est bien plus doux, éperdu, plein d'ivresse,  
Sous un berceau de fleurs, d'entourer de ses bras  
Pour la première fois sa première maîtresse,  
Jeune fille aux yeux bruns qui tremble et ne veut pas.

BALLADE

Femme souvent varié ;  
Est bien fol qui s'y fie.  
FRANÇOIS I<sup>er</sup>

Cher ange, vous êtes belle  
A faire rêver d'amour,  
Pour une seule étincelle  
De votre vive prunelle,  
Le poète tout un jour.

Air naïf de jeune fille,  
Front uni, veines d'azur,  
Douce haleine de vanille,  
Bouche rosée où scintille  
Sur l'ivoire un rire pur ;

Pied svelte et cambré, main blanche,  
Soyeuses boucles de jais,  
Col de cygne qui se penche,  
Flexible comme la branche  
Qu'au soir caresse un vent frais ;

Vous avez, sur ma parole,  
Tout ce qu'il faut pour charmer ;  
Mais votre âme est si frivole,  
Mais votre tête est si folle,  
Que l'on n'ose vous aimer.

## SOLEIL COUCHANT

Notre Dame,  
Que c'est beau !  
Victor Hugo.

En passant sur le pont de la Tournelle, un soir,  
Je me suis arrêté quelques instants pour voir  
Le soleil se coucher derrière Notre-Dame.  
Un nuage splendide à l'horizon de flamme,  
Tel qu'un oiseau géant qui va prendre l'essor,  
D'un bout du ciel à l'autre ouvrait ses ailes d'or;  
— Et c'étaient des clartés à baisser la paupière.  
Les tours au front orné de dentelles de pierre,  
Le drapeau que le vent fouette, les minarets  
Qui s'élèvent pareils aux sapins des forêts,  
Les pignons tailladés que surmontent des anges  
Aux corps roides et longs, aux figures étranges,  
D'un fond clair ressortaient en noir · l'Archevêché,  
Comme au pied de sa mère un jeune enfant couché,  
Se dessinait au pied de l'église, dont l'ombre  
S'allongeait à l'entour mystérieuse et sombre.  
— Plus loin, un rayon rouge allumait les carreaux  
D'une maison du quai : — l'air était doux ; les eaux  
Se plaignaient contre l'arche à doux bruit, et la vague  
De la vieille cité berçait l'image vague ;  
Et moi, je regardais toujours, ne songeant pas  
Que la nuit étoilée arrivait à grands pas.

## SONNET IV

Oh ! la paresseuse fille !  
Sara la Boigneuse.

Lorsque je vous dépeins cet amour sans mélange,  
Cet amour à la fois ardent, grave et jaloux,  
Que maintenant je porte au fond du cœur pour vous,  
Et dont je me raillais jadis, ô mon jeune ange,

Rien de ce que je dis ne vous paraît étrange,  
Rien n'allume en vos yeux un éclair de courroux ;  
Vous dirigez vers moi vos regards longs et doux,  
Votre pâleur nacrée en incarnat se change.

Il est vrai, — dans la mienne, en la forçant un peu,  
Je puis emprisonner votre main blanche et frêle,  
Et baiser votre front si pur sous la dentelle :

Mais — ce n'est pas assez pour un amour de feu ;  
Non, ce n'est pas assez de souffrir qu'on vous aime,  
Ma belle paresseuse, il faut aimer vous-même

### ENFANTILLAGE

Hanneton, vole, vole, vole.  
*Ballade des petites filles.*

Lorsque la froide pluie enfin s'en est allée,  
Et que le ciel gaiment rouvre son bel œil bleu,  
Ennuyé d'être au gîte et de couvrir le feu,  
Comme les moineaux francs, je reprends ma volée.

A Romainville, — ou bien dans les prés Saint-Gervais,  
Curieux de savoir si l'aubépine blanche  
A déjà fait neiger son givre sur la branche,  
Par l'herbe et la rosée, en pépian, je vais,

Me faisant du bonheur avec la moindre chose :  
— D'une goutte d'eau claire, où sous un rayon pur,  
Se baigne un scarabée au corselet d'azur ;  
D'une abeille en maraude au cœur d'une fleur rose,

D'un brin d'herbe où la Vierge a filé son coton.  
— Mais plus que tout cela j'aime sous les charmillles,  
Dans le parc Saint-Fargeau, voir les petites filles  
Emplir leurs tabliers de pain de hanneton.

### NONCHALOIR

Il vaut mieux être assis que levé, il vaut  
mieux être couché qu'assis. — Il vaut  
mieux être mort que couché.

FERIDEDDIN ATAR.

J'aime sur les coussins la vie horizontale.  
BARTHÉLEMY.

Pour oublier le reste, et m'oublier moi-même  
(Ici-bas être heureux c'est oublier), que j'aime,  
Loin du monde et du bruit, au fond de son boudoir,  
Sur l'ottomane souple auprès d'elle m'asseoir !  
— Cela me fait du bien et me repose l'âme.  
Quel plaisir ! — Respirer cet arôme de femme,  
Rester là sans penser et paresseusement  
Accepter comme il vient le bonheur du moment !  
— Laisser aller sa vie à la regarder vivre,  
Dans tous ses mouvements, l'œil demi-clos, la suivre,  
Sentir à ses genoux, en nuages soyeux,  
Onder et folâtrer sa robe aux plis joyeux,  
Effleurer son bras rond plus blanc qu'un col de cygne,  
Sa main d'ivoire, aux doigts sveltes et rosés, digne  
D'un portrait de Van Dyck ; puis sur le fin tapis  
Agacer en jouant ses petits pieds tapis  
A l'ombre du jupon, comme sous la feuillée  
Deux passereaux mutins à la mine éveillée !  
Oh ! je l'aime d'amour ! — De blonds cheveux foliets  
Se dorent sur son col de magiques reflets,  
A travers ses longs cils, au bord de sa prune,elle,  
Dans la nacre, chatoie une moite étincelle,  
Et sa bouche mignarde, au parler enfantin,  
S'ouvre comme une rose aux baisers du matin.

DÉCLARATION

Mais toujours fust mon opinion telle  
Que toute amour doict estre mutuelle;  
Qui son cœur donne, il en merite autant.  
*Les loyales et pudiques amours de Seclion  
de Firbluneau, à madame de Boufflers.*

Je vous aime, ô jeune fille !  
Aussi lorsque je vous vois,  
Mon regard de bonheur brille,  
Aussi tout mon sang petille  
Lorsque j'entends votre voix.

Douce à mon amour timide,  
Vous en accueillez l'aveu,  
Mais sans qu'un rayon humide  
Argente votre oeil limpide,  
Lac pur où dort le ciel bleu.

Pourquoi cette retenue ?  
Entre nous rien de caché.  
— Enfant ! votre âme ingénue  
Peut se montrer toute nue  
Comme Ève avant le péché.

C'est un amour sans mélange  
Que l'amour que j'ai pour vous,  
Frais comme au cœur la louange,  
Ardent à toucher un ange,  
Pur à rendre Dieu jaloux.

PLUIE

Glasglatcha : son de la pluie dans la pluie,  
en anglais, *spalsh*.  
*Dictionnaire arabe.*

Ce nuage est bien noir : — sur le ciel il se roule,  
Comme sur les galets de la côte une houle.  
L'ouragan l'éperonne, il s'avance à grands pas.  
— A le voir ainsi fait, on dirait, n'est-ce pas ?  
Un beau cheval arabe, à la crinière brune,  
Qui court et fait voler les sables de la dune.  
Je crois qu'il va pleuvoir : — la bise ouvre ses flancs,  
Et par la déchirure il sort des éclairs blancs.  
Rentrons. — Au bord des toits la frêle girouette  
D'une minute à l'autre en grinçant pirouette,  
Le martinet, sentant l'orage, près du sol  
Afin de l'éviter rabat son léger vol ;  
— Des arbres du jardin les cimes tremblent toutes.  
La pluie ! — Oh ! voyez donc comme les larges gouttes  
Glissent de feuille en feuille et passent à travers  
La tonnelle fleurie et les frais arceaux verts !  
Des marches du perron en longues cascates,  
Voyez comme l'eau tombe, et de blanches dentelles  
Borde les frontons gris ! — Dans les chemins sablés,  
Les ruisseaux en torrents subitement gonflés  
Avec leurs flots boueux mêlés de coquillages  
Entraînent sans pitié les fleurs et les feuillages ;  
Tout est perdu : — Jasmins aux pétales nacrés,

Belles-de-nuit fuyant l'astre aux rayons dorés,  
 Volubilis chargés de cloches et de vrilles,  
 Roses de tous pays et de toutes familles,  
 Douces filles de Juin, frais et riant trésor!  
 La mouche que l'orage arrête en son essor,  
 Le faucheur aux longs pieds et la fourmi se noient  
 Dans cet autre océan dont les vagues tournoient.  
 — Que faire de soi-même et du temps, quand il pleut  
 Comme pour un nouveau déluge, et qu'on ne peut  
 Aller voir ses amis, et qu'il faut qu'on demeure?  
 Les uns prennent un livre en main, afin que l'heure  
 Hâte son pas boiteux, et dans l'éternité  
 Plonge sans peser trop sur leur oisiveté;  
 Les autres gravement font de la politique,  
 Sur l'ouvrage du jour exercent leur critique;  
 Ceux-ci causent entre eux de chiens et de chevaux,  
 De femmes à la mode et d'opéras nouveaux;  
 Ceux-là du coin de l'œil se mirent dans la glace,  
 Débitent des fadeurs, des bons mots à la glace,  
 Ou, du binocle armés, regardent un tableau :  
 — Moi, j'écoute le son de l'eau tombant dans l'eau.

1851.

POINT DE VUE

Des petits horizons. . .  
 SAINTE-BEUVE.  
 Voici que je vis. —  
 LABRUNIE (G. DE NEVAL).

Au premier plan, — un orme au tronc couvert de mousse,  
 Dans la brume hochant sa tête chauve et rousse,  
 — Une mare d'eau sale où plongent les canards,  
 Assourdisant l'écho de leurs cris nasillards ;  
 — Quelques rares buissons où pendent des fruits aigres,  
 Comme un pauvre la main, tendant leurs branches maigres ;  
 — Une vieille maison, dont les murs mal fardés  
 Bâillent de toutes parts largement lézardés.  
 Au second, — des moulins dressant leurs longues ailes,  
 Et découpant en noir leurs linéaments frêles  
 Comme un fil d'araignée à l'horizon brumeux,  
 Puis, — tout au fond Paris, Paris sombre et fumeux,  
 Où déjà, points brillants au front des maisons ternes,  
 Luisent comme des yeux des milliers de lanternes ;  
 Paris avec ses toits déchiquetés, ses tours  
 Qui ressemblent de loin à des cous de vautours.  
 Et ses clochers aigus à flèche dentelée,  
 Comme un peigne mordant la nue échevelée.

LE RETOUR

Je m'en vais promener tantôt parmi la plaine,  
Tantôt en un village et tantôt en un bois,  
Et tantôt par les lieux solitaires et cois.

PIERRE ROSSARD.

J'ai quitté pour un an la campagne; — le chaume  
Était jaune; les champs n'avaient plus cet arôme  
Que leur donnent en juin les fleurs et le foin vert,  
Et l'on sentait déjà comme un frisson d'hiver.  
— La campagne, c'est bon l'été. — L'on se promène,  
On marche à travers champs comme le pied vous mène,  
Se fiant au hasard des sentiers onduleux.  
A la terre le ciel fait des sourires bleus;  
La nature est en joie, et la fleur virginale  
Vous donne le bonjour de sa tête amicale;  
L'herbe courbe sa pointe où tremble un diamant.  
Devant vos pieds verdés et mouillés, par moment,  
Du milieu d'un buisson, d'un arbre ou d'une haie  
Part un oiseau caché que votre pas effraie.  
Un papillon peureux, dans son fantasque vol,  
Comme un écerin ailé rase, en fuyant, le sol.  
Une abeille surprise, humide de rosée,  
Déserte en bourdonnant la fleur demi-brisée.  
— Plus loin, c'est une source entre les coudriers  
Qui roule babillarde, et sur les blonds graviers  
Éparpille au hasard, comme une chevelure,  
Les résilles d'argent de son eau fraîche et pure.

Des joncs croissent auprès que plie un léger vent;  
Le blème nénuphar, tel qu'un rideau mouvant,  
Ondule sur ses flots, où plonge la grenouille  
Parmi les fruits noyés et les feuilles de rouille,  
Et dans un tourbillon d'or, de gaze et d'azur,  
De lumière inondée aux feux d'un soleil pur,  
Danse la demoiselle avec sa longue queue,  
De ses ailes de crêpe égratignant l'eau bleue.  
— A chaque pas qu'on fait la scène change, ainsi  
Que dans un mélodrame à grand spectacle : — ici,  
Au fond d'un parc, au bout d'une longue avenue,  
Un château découpant son profil sur la nue;  
Là de rouges sainfoins et de jaunes moissons,  
Et l'étang qui s'écaille au saut de ses poissons.  
— A gauche une colline à la robe zébrée,  
De tons riches et chauds par le couchant marbrée;  
A droite, au fond des bois, entre de noirs rochers,  
Des hameaux inconnus trahis par leurs clochers;  
Plus loin, transition de la terre au nuage,  
Un anneau de lapis fermant le paysage.  
— Un vrai panorama vivant et bigarré,  
Par un pinceau divin ardemment coloré,  
Comme n'en fit jamais jaillir de sa palette,  
Miroir où l'arc-en-ciel rayonne et se reflète,  
Le grand Claude Lorrain, ni Breughel de Velours.  
— Mais, comme l'on ne peut se promener toujours,  
On s'assoit sur un tertre; on dessine une vue,  
On fait des vers, on lit, ou l'on passe en revue  
Ses jeunes souvenirs et ses rêves d'amour,  
Si longtemps caressés et perdus sans retour;  
On rebâtit sa vie au néant écroulée,  
On voit ce qu'elle était, on joyeuse ou troublée,  
On examine à fond ses plaisirs, ses douleurs,  
Et souvent la balance est du côté des pleurs.

— Comme en un palimpseste, à travers d'autres signes,  
D'un ancien manuscrit ressuscitent les lignes;  
Le roman de l'enfance à travers le présent  
Reparaît tout entier, — calme, pur, innocent,  
— Idylle de Gessner, conte de Berquin, — rose  
Et suave peinture où soi-même l'on pose :  
L'on compare son moi du jour au moi passé,  
Et pour quelques instants le monde est effacé.  
— Rien de mieux; — mais l'hiver, en janvier, quand la neige  
S'entasse aux toits blanchis, quand la rafale assiege  
Votre vitre qui tremble et qui frissonne, — à quoi,  
Mon Dieu, passer le temps? — Il faut se tenir coi,  
Se bien claquemurer, et, les talons dans l'âtre,  
Parler chasse et gibier à quelque gentillâtre,  
Faire un cent de piquet avec monsieur l'abbé,  
Lire un ancien Mercure, ou, — galant Sigisbé,  
Pour passer au salon prendre par sa main sèche  
Une mistress Gryselde ennuyeuse et revêche,  
Vrai portrait de famille à son cadre échappé,  
Écu dans d'autres temps d'un autre coin frappé;  
Courtiser à l'écart une petite niaise  
Sortant de pension, — toute rouge et tout aise,  
Qui prend feu dès l'abord au moindre aveu banal,  
Et s' imagine avoir trouvé son idéal;  
Écouter un dandy, Brummel de la province,  
Beau papillon manqué qui, pour être plus mince,  
Barde ses flancs épais d'un corset et d'un buse,  
Et comme un vieux blaireau pue à vingt pas le muse;  
Et le maire du lieu, docte et rare cervelle,  
D'un air mystérieux colportant sa nouvelle.  
— Autant et mieux, ma foi, vaudrait être pendu  
Que rester enfoui dans ce pays perdu.

### PAN DE MUR

La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,  
Et d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,  
Donne en lettre vivante une date à ses ans.

*Harmonies.*

... Qu'il vienne à ma croisée,  
PÉTAUS BOREL.

De la maison momie enterrée au Marais  
Où, du monde cloîtré, jadis je demeurais,  
L'on a pour perspective une muraille sombre  
Où des pignons voisins tombe, à grands angles, l'ombre.  
— A ses flancs dégradés par la pluie et les ans,  
Pousse dans les gravois l'ortie aux feux cuisants,  
Et sur ses pieds moisissés, comme un tapis verdâtre,  
La mousse se déploie et fait gercer le plâtre.  
— Une treille stérile avec ses bras grimpants  
Jusqu'au premier étage en festonne les pans;  
Le bleu volubilis dans les fentes s'accroche,  
La capucine rouge épanouit sa cloche,  
Et, mariant en l'air leurs tranchantes couleurs,  
A sa fenêtre font comme un cadre de fleurs :  
Car elle n'en a qu'une, et sans cesse vous lorgne  
De son regard unique ainsi que fait un borgne,  
Allumant aux brasiers du soir, comme autant d'yeux,  
Dans leurs mailles de plomb ses carreaux chassieux.  
— Une caisse d'œillets, un pot de giroflée  
Qui laisse choir au vent sa feuille étiolée,



Et du soleil oblique implore le regard,  
Une cage d'osier où saute un geai criard,  
C'est un tableau tout fait qui vaut qu'on l'étudie;  
Mais il faut pour le rendre une touche hardie,  
Une palette riche où luise plus d'un ton,  
Celle de Boulanger ou bien de Bonnington.

COLÈRE

Amende-toi, vieille au regard hideux,  
Ou pour ung mot vilain en auras deux.  
*Épître à la première vieille.*

A Montfaucou tout sec puisse-tu pendre,  
Les yeux mangés de corbeaux charongueux,  
Les pieds tirés de ces mastins bargeux  
Qui vont grondant, hérissés de furie,  
Quand on approche auprès de leur voirie.

PIERRE RONSARD.

Hypocrisie et vice, — oui, c'est bien là le monde :  
Belles maximes et grands airs  
J'ets comme un manteau sur le cloaque immonde  
D'un cœur tout gangrené de vers.  
Oui, — la religion dont le péché se couvre  
Pour japper après la vertu ;  
Oui, — le simple dont l'âme à tous les regards s'ouvre,  
Aux pieds du méchant abattu ;  
La vierge pure en proie aux noires calomnies  
De courtisanes de bas lieu  
Qui, vieilles et sans dents et les lèvres jaunies,  
Osent mentir si près de Dieu.  
— Sorcières de Macbeth, dignes d'être huées,  
Serpents armés d'un triple dard,  
Ulcères ambulants, viles prostituées,  
Tombeaux badigeonnés de fard,  
Oh ! comme il leur va bien, elles dont trente places,  
Elles dont trente carrefours  
Avec des charretiers, crapuleux Lovelaces,

Ont vu les publiques amours;  
Elles dont la jeunesse en débauches passée  
Couperose et jaspé le teint,  
Et qui sous une peau détendue et plissée  
Couvent un brasier mal éteint,  
D'user tartufement leurs genoux sur les dalles,  
Leurs pouces sur un chapélet,  
Et prenant pour voiler leurs antiques scandales  
La soutane d'un prestolet,  
De venir sans pudeur noircir une que j'aime  
Comme l'on n'a jamais aimé,  
D'un amour pur et saint, et qui de Dieu lui-même  
Certes ne peut être blâmé.

SONNET V

C'est mon plaisir; chacun querre le sien.  
P. L. JACOB, *bibliophile.*

Heureusement que, pour nous consoler de tout  
cela, il nous reste l'adultère, le tabac de Maryland,  
et le papel espagnol por cigaritos.

PETRUS BOREL, *le lycanthrope.*

Où trouver le bonheur?

MÉRY ET BARTHÉLEMY.

Qu'est-ce que ce bonheur dont on parle? — L'avare  
Au fond d'un coffre-fort empile des ducats,  
Des piastres, des doublons, et plus d'or qu'aux Incas  
Jadis avec leur sang n'en fit suer Pizarre.

Il ne voit rien de plus — Le far-niente, un cigare,  
Voilà pour l'indolent. — Le songeur ne fait cas  
Que d'un coin retiré du monde et du fracas,  
Où l'on puisse à loisir suivre un rêve bizarre.

L'ambitieux le met dans un titre à la cour,  
Le vieux dans le confort, le jeune dans l'amour,  
— Les uns à pérorer, les autres à se taire.

Mais, étant exclusifs, ces gens-là jugent mal;  
Car le bonheur est fait de trois choses sur terre,  
Qui sont — Un beau soleil, une femme, un cheval?

JUSTIFICATION

Vous êtes mal pour moi, vous avez quelque chose.  
*Marion Delorme.*

Celui que chaque soir votre parole élève,  
Qui pense avec vous de moitié ;  
Celui dont vous savez le plus intime rêve  
Et qui vit de votre amitié ;  
Celui que vous avez laissé voir dans votre âme,  
Et s'approcher de votre cœur,  
Afin de lui montrer ce que Dieu dans la femme  
A mis d'amour et de bonheur,  
Quand il n'y croyait plus et n'avait d'autre envie,  
Las de traîner depuis vingt ans  
Son boulet de forçat au baigne de la vie,  
Que de n'y pas finir son temps ;  
— Celui-là ne sera jamais, il vous le jure  
Sur ce cœur que vous avez fait,  
Un de ces hommes vils, dont la pensée impure  
Aux choses basses se complait. —  
L'âme que vous avez mariée à la vôtre  
Pourrait jusque-là s'oublier !...  
— Dans le cloaque infect où le canard se vautre  
Voit-on s'abattre l'aigle altier ?  
Non, — l'aigle vit tout seul sur la plus haute cime,  
— Le tonnerre rugit en bas,

L'avalanche s'écrase et roule dans l'abîme ;  
Le torrent hurle : — il n'entend pas ;  
Immobile, de l'ongle étreignant quelque pierre,  
Quelque bras de pin foudroyé,  
Il attache au soleil son grand œil sans paupière,  
D'ineffables lueurs noyé.

FRISSON

Chauffons-nous, chauffons-nous bien.  
BÉRANGER.

Je déteste le monde et je vis dans mon cœur.  
ULRIC GUTTINGER.

Un brouillard épais noie  
L'horizon où tournoie  
Un nuage blafard,  
Et le soleil s'efface,  
Pâle comme la face  
D'une vieille sans fard.

La haute cheminée,  
Sombre et chaperonnée  
D'un tourbillon fumeux,  
Comme un mât de navire,  
De sa pointe déchire  
Le bord du ciel brumeux.

Sur un ton monotone  
La bise hurle et tonne  
Dans le corridor noir :  
C'est l'hiver, c'est décembre,  
Il faut garder la chambre  
Du matin jusqu'au soir.

Les fleurs de la gelée  
Sur la vitre étoilée  
Courent en rameaux blancs,  
Et mon chat qui grelotte  
Se ramasse en pelote  
Près des tisons croulants.

Moi, tout transi, je souffle,  
A griller ma pantoufle,  
A rougir mes chenets,  
Mon feu qui se déploie  
Et sur la plaque ondoie  
En bleuâtres filets.

Adieu les promenades  
Sous les fraîches arcades  
Des verdoyants tilleuls,  
A travers les prairies,  
Les bruyères fleuries  
Et les pâles glaïeuls ;

Parmi les plaines blondes  
Où le vent roule en ondes  
Le seigle déjà mûr,  
Par les hautes futaies  
Au long des jeunes haies  
Et des ruisseaux d'azur ;

Adieu les églantines  
Et, moissons enfantines,  
Les bleuets dans les blés,  
Les vertes sauterelles  
Et les pissenlits frères  
Sans cesse échevelés ;

Adieu dans l'herbe haute  
La grenouille qui saute,  
Et sous le frais buisson  
Le lézard qui regarde  
La cigale criarde  
Qui sonne sa chanson ;

Adieu les demoiselles  
Aux diaphanes ailes,  
Aux minces corsets d'or,  
Le papillon qui brille  
Et que la jeune fille  
Poursuit comme un trésor ;

Le soir dans la nacelle  
Qui penche et qui chancelle  
Au moindre souffle d'air,  
Les courses d'une lieue  
Sur l'immensité bleue  
Du lac profond et clair ;

Et puis les danses molles  
Et les caresses folles  
Sur les prés de velours,  
Lorsque la blanche lune  
Au sein de la nuit brune  
Jette ses demi-jours.

De longtemps l'hirondelle  
Ne viendra, de son aile  
Effleurant mes carreaux,  
Battre la capucine  
Dont la pourpre dessine  
Un cadre à mes barreaux.

— Pour horizon la rue  
Où la foule se rue  
Avec ses mille cris,  
Pour soleil des lanternes,  
Qui de leurs reflets ternes  
Baignent les pavés gris ;

Pour musique la bise  
Qui se plaint et se brise  
Dans les arbres mouillés,  
Les rauques girouettes  
Qui font des pirouettes  
Sur leurs axes rouillés.

Comment sortir ? les roues  
S'enfoncent dans les boues  
Presque jusqu'à l'essieu.  
Du brouillard, de la pluie !  
L'âme souffre et s'ennuie :  
Quoi donc faire, mon Dieu ?

Nous aimer, ma charmante !  
Jette là cette mante  
Qui me cache ton cou,  
Ta belle épaule blanche,  
Ton corsage, ta hanche,  
Ton sein dont je suis fou.

Sur mes genoux prends place,  
Livre tes mains de glace  
A mes baisers de feu,  
Et laisse voir ta jambe  
A la braise qui flambe,  
Qui flambe rouge et bleu.

Vois donc le gaz qui danse  
Et s'agite en cadence,  
Aux fantasques chansons  
Que fredonne la séve  
Dans la bûche qui crève  
Et retombe en tisons.

Mon bijou, mon idole,  
Comme le temps s'envole  
Lorsque l'on est ainsi !  
La voix haute et profonde  
Qu'au loin jette le monde  
Ne parvient pas ici.

Nos deux âmes jumelles,  
Ensemble ouvrant les ailes,  
Planent dans l'infini,  
Comme deux alouettes  
Ou comme deux fauvettes  
Oublieuses du nid.

SONNET VI

Merci à toi, à toi merci.  
TÉRÉSA.

Avant cet heureux jour, j'étais sombre et farouche,  
— Mon sourcil se tordait sur mon front soucieux,  
Ainsi qu'une vipère en fureur, et mes yeux  
Dardaient entre mes cils un regard fauve et louche.

Un sourire infernal crispait ma pâle bouche.  
A cet âge candide où tout est pour le mieux,  
Je méprisais le monde et reniais les cieus,  
Disant tout haut : Où donc est-il, que je le touche ?

Et mon ange gardien à son front blanc et pur  
Ramenait en pleurant ses deux ailes d'azur,  
Et n'osait au Seigneur porter de tels blasphèmes.

Aux saints épanchements mon cœur était fermé,  
— Car je ne savais pas alors combien tu m'aimes ;  
Et comment croire en Dieu quand on n'est pas aimé !

## ÉLÉGIE IV

J'ai peur que votre amour par le temps ne s'efface.

ROUSSEAU.

Aimée, aimée, hélas ! que j'ai grand'peur  
Qu'un autre amour par cet amour pipeur  
N'aïlle gravant pendant ta longue absence  
Quelqu'autre amant dedans ta souvenance !  
PONTIUS DE THYARD, *Erreurs amoureuses*.

Ma charmante, depuis ta visite imprévue  
Deux mois se sont passés que je ne t'ai pas vue.  
Deux mois entiers ! Sais-tu que c'est bien long deux mois ;  
Assez pour m'oublier ? — J'y songe quelquefois :  
Pauvre fou que je suis d'avoir placé mon âme  
Dans la tienne, et risqué sur l'amour d'une femme  
Ma vie intérieure et mon contentement !  
Et je dis à part moi : Peut-être en ce moment,  
Pendant que je suis là, triste, m'occupant d'elle,  
Et lui faisant ces vers, d'un sourire infidèle  
Accueille-t-elle un autre, et, tendant cette main  
Qu'on ne livrait qu'à moi, lui dit-elle : A demain.  
J'ai beau me répéter que c'est une chimère,  
Cette pensée est là, sans cesse plus amère,  
Empoisonnant ma joie, et, malgré mes efforts,  
M'accompagnant partout comme l'ombre le corps ;  
Car c'est ainsi que vont en ce monde les choses :  
Il se fait en un jour bien des métamorphoses ;  
L'idole du matin n'est pas celle du soir,  
Et toute jeune fille est comme son miroir,

Qui reçoit chaque image et n'en conserve aucune.  
— Puis un amour âgé de trois ans importune ;  
C'est presque un mariage ; un jour avec l'ennui  
Vient la réflexion ; l'amour s'en va. — Celui  
Qui jadis à vos yeux était plus que vous-même,  
Celui qui le premier vous avait dit : Je t'aime,  
N'est plus pour vous qu'un nom dont le vain souvenir  
Contre un amour nouveau ne peut longtemps tenir ;  
Ce nom qui résonnait naguère à votre oreille  
Aussi doux que la voix du rossignol, n'éveille  
Au fond de votre cœur, de sa faute confus,  
Qu'un sentiment cruel du bonheur qu'il n'a plus ;  
Et, comme pour deux noms l'âme n'a pas de place,  
L'ancien est rejeté. Lettre à lettre il s'efface  
Ainsi que le *ci-git* d'un tombeau sous les pas  
De la foule qui chante et ne l'aperçoit pas.  
— Le cœur qui n'aime plus a si peu de mémoire !  
On rougit de l'amour dont on se faisait gloire,  
Le temps coule, et bientôt on arrive à ce point  
De dire en le voyant : Je ne le connais point.  
Qu'y faire ? Ramener son manteau sur sa plaie,  
Et sous un rire faux cacher sa douleur vraie ;  
Dévorer par orgueil les larmes de ses yeux,  
Et déchu du bonheur, déshérité des cieus,  
Incapable à jamais d'un élan grandiose,  
De toute sa hauteur descendre dans la prose,  
Comme l'aigle blessé qui, sanglant, sur le sol  
Tombe, ne fermant pas la courbe de son vol.  
Me défiant de moi, malade de l'absence,  
Ne vivant qu'à demi, voilà ce que je pense :  
Si tu ne m'aimais plus, oh ! ce serait ma mort ;  
Mais tu m'aimes toujours, n'est-ce pas, et j'ai tort !  
Au lieu de tout cela, sans doute, jeune fille,  
Rêveuse, de tes doigts laissant fuir ton aiguille,

Vers le chemin désert tu tournes tes grands yeux,  
Et, portant ta main blanche à ton front soucieux,  
Tu te dis en toi-même : Il ne vient pas, — tu pleures;  
Pleurer fait tant de bien! — et, pour tromper tes heures,  
Tu relis tous ces vers où je me racontais  
Jusqu'au moindre détail, sans fard, — tel que j'étais,  
Tel que je ne suis plus et que je voudrais être,  
Car je serais heureux; mais l'homme n'est pas maître  
De faire revenir les fraîches passions  
De l'enfance du cœur, et ces illusions  
Si pénibles à perdre, et si vite perdues.  
— L'ange du souvehir, les ailes étendues,  
Remontant le passé, voltige autour de toi;  
Il te souffle à l'oreille une phrase de moi,  
Un soupir, un serment, quelque mot tendre, et pose  
Sur ta lèvre pâlie avec sa lèvre rose  
Mes baisers d'autrefois, mes longs baisers d'amant,  
Pour te les redonner, gardés fidèlement.

1851.

SONNET VII

Liberté de juillet! femme au buste divin,  
Et dont le corps finit en queue!

G. DE Nerval.

E la lor cieca vita è tanto bassa  
ch'invidioso son d'ogni altra sorte.

*Inferno, canto III.*

Avec ce siècle infâme il est temps que l'on rompe;  
Car à son front damné le doigt fatal a mis  
Comme aux portes d'enfer: Plus d'espérance! — Amis,  
Ennemis, peuples, rois, tout nous joue et nous trompe.

Un budget éléphant boit notre or par sa trompe.  
Dans leurs trônes d'hier encor mal affermis,  
De leurs aînés déçus ils gardent tout, hormis  
La main prompte à s'ouvrir, et la royale pompe.

Cependant en juillet, sous le ciel indigo,  
Sur les pavés mouvants ils ont fait des promesses  
Autant que Charles dix avait ouï de messes!

Seule, la poésie incarnée en Hugo  
Ne nous a pas déçus, et de palmes divines  
Vers l'avenir tournée ombrage nos ruines.



PARIS

Das drängt und stossel, das rascht und klappert  
Das zischt und quiert, das zieht und plappert !  
Das leuchtet, sprüht, und stinkt und brennt !

GOETHE, *Faust*.

Dans la simplicité de mon cœur enfantin  
L'œil fixé sur les cieux, j'enviais le destin  
De l'oiseau voyageur, du nuage qui passe  
Et fait tant de chemin, et dans ce large espace  
Voy les mondes sous lui glisser rapidement,  
Ainsi qu'un météore aux champs du firmament.

EUGÈNE DE \*\*\*

Hé, Dieu ! que de maisons ! que de beaux bâtiments !

ESTIENNE DE KNOBELSDORFF.

Salle de réception du diable.

*Don Juan*, ch. 1, st. 81.

Quand il voit le soleil, déchirant le nuage,  
De splendides rayons illuminer sa cage,  
Et comme un lion d'or secouer, dans le bleu  
Qui se fait à l'entour, sa crinière de feu,  
L'aigle prisonnier bat avec son aile forte  
Les lourds barreaux de fer tant qu'il se tue ou sorte.  
— Mon âme est faite ainsi : dans mon corps en prison,  
Elle cherche à son vol un plus large horizon ;  
Quand sur elle d'en haut la sainte Poésie  
Abaisse son regard, de grands désirs saisie,  
Elle voudrait surgir jusqu'au clair firmament  
Afin d'y respirer largement, librement,  
Entre la terre et Dieu, bien par delà les nues  
Et les plaines d'azur, régions inconnues,  
L'air limpide, l'air vierge, où jamais souffle humain  
Ne passe, où l'ange seul retrouve son chemin ;  
Car elle manque d'air, mon âme, dans ce monde

Où la presse en tous sens de son étreinte immonde  
Une société qui retombe au chaos,  
Du rouge sur la joue et la gangrène aux os !  
Il lui faudrait des monts aux cheveux blancs de neige,  
De grands rochers à pic, trônes géants où siège,  
Ayant pour marchepied le vertige et l'effroi,  
La majesté muette et sombre du grand Roi.  
Il lui faudrait la voix du tonnerre qui roule  
Ses mugissements sourds comme des bruits de foule ;  
Le torrent qui bondit entre les rocs qu'il fond,  
Se tord comme un damné dans l'abîme sans fond,  
Jette ses forts abois qu'on entend d'une lieue,  
Et, tout échevelé, semble la pâle queue  
Du cheval de la mort au livre de saint Jean.  
Il lui faudrait au soir la lune voyageant,  
Non sur l'angle des toits, mais sur les cimes grêles  
Des sapins déployant leurs bras comme des ailes,  
Les arêtes des pics et les tours du manoir  
De leurs fronts ardoisés découpant le ciel noir.  
— Elle n'a pas cela, mon âme, non pas même  
L'humble petit coteau, la campagne qu'elle aime,  
Le vallon frais et creux, les sveltes peupliers  
Dont la bise de nuit berce les fronts pliés,  
La chaumière des bois, poussant en bleus nuages  
Son filet de fumée à travers les feuillages,  
Et dont le toit moussu porte sur son velours  
Des fleurs tous les printemps, des pigeons tous les jours ;  
Le jardin et son puits que festonne une vigne,  
Où, des choux à propos interrompant la ligne,  
Se pavane un rosier que votre main sème ;  
Asile calme et vert comme en peint Hobbéma,  
Où les chuchotements dont est fait le silence  
Troublent seuls du rêveur la douce somnolence !  
Non pas même cela : mais la ville aux cent bruits

Où de brouillards noyés les jours semblent des nuits,  
 Où parmi les toits bleus s'enchevêtre et se cogne  
 Un soleil terne et mort comme l'œil d'un ivrogne ;  
 Des tuyaux hérissant le faite des maisons  
 Que bat la pluie à flots dans toutes les saisons,  
 Une fumée ardente et de couleur de rouille  
 Trainant ses longs anneaux sur le ciel qu'elle souille,  
 Les murs repeints à neuf, ou noircis par le temps,  
 Jaunes, rouges et verts, semblables aux tartans  
 Des montagnards d'Écosse, et les vieilles églises  
 Au sein de la vapeur dressant leurs flèches grises,  
 Et leurs longs arcs-boutants inclinés de façon  
 Qu'on croirait à les voir des côtes de poisson ;  
 Puis le peuple grouillant, qui se heurte et se rue,  
 Fashionables musqués, gueux à mine incongrue,  
 Grisettes au pied leste, au sourire agaçant,  
 Beaux tilburys dorés comme l'éclair passant,  
 Charrettes, tombereaux, ouvrant avec leurs roues,  
 Comme des nefs dans l'onde, un sillon dans les boues ;  
 — De l'or et de la fange. — Incroyable chaos,  
 Babel des nations, mer qui bout sans repos,  
 Chaudière de damnés, cuve immense où fermente,  
 Vendange de la mort, une foule écumante,  
 Haillons troués à jour comme un crible, où le vent  
 Glisse apportant la fièvre et le trépas souvent ;  
 Brocarts d'or et d'argent roides de pierreries,  
 Des yeux cernés et bleus, des figures flétries,  
 Du pain dur que l'on mange à la sueur du front,  
 Oisifs de leurs deux mains frappant leur ventre rond ;  
 Perpétuel contraste, éternelle antithèse,  
 Paris, la bonne ville, ou plutôt la mauvaise,  
 Longs grincements de dents et beaux concerts. Voilà !  
 — Cependant moi, poète et peintre, je vis là.

1851.

UN VERS DE WORDSWORTH

*Spires whose silent finger points to heaven.*

Je n'ai jamais rien lu de Wordsworth, le poète  
 Dont parle lord Byron d'un ton si plein de fiel,  
 Qu'un seul vers ; le voici, car je l'ai dans la tête :  
 — *Clochers silencieux montrant du doigt le ciel.* —

Il servait d'épigraphe, et c'était bien étrange,  
 Au chapitre premier d'un roman : — *Louisa*, —  
 Les douleurs d'une fille, œuvre toute de fange  
 Qu'un pseudonyme auteur dans l'*Ane mort* puisa.

Ce vers frais et pieux, perdu dans ce volume  
 De lubriques amours, me fit du bien à voir :  
 C'était comme une fleur des champs, comme une plume  
 De colombe, tombée au cœur d'un boubier noir.

Aussi depuis ce temps, lorsque la rime boite,  
 Que Prospéro n'est pas obéi d'Ariel,  
 Aux marges du papier je jette, à gauche, à droite,  
 Des dessins de clochers montrant du doigt le ciel.